

les idées et les sentiments d'un peuple; c'est tout une révolution. De là vient l'immense influence que le christianisme exerça sur l'esprit de la famille, qui est la première des sociétés, celle qui sert de base à toutes les autres.

Il apportait des idées toutes nouvelles, toutes différentes de celles qui existaient, sur Dieu, sa nature, sa fin dernière, sur ses rapports avec Dieu et ses devoirs envers eux. Il changeait complètement les idées sur le mariage, la paternité, les droits et les devoirs réciproques des pères et des enfants, sur la femme, sur sa destination domestique et sociale. Dès lors, comment n'aurait-il pas renouvelé complètement la face de la famille antique ? comment n'aurait-il pas créé une famille nouvelle pour la remplacer ?

A. NETTEMENT.

(A continuer.)

JOURNAL LITTÉRAIRE.

Le dernier baron chrétien.

(Suite et fin.)

Quand l'abbé vit le baron prêt à retourner au combat :

— Mylord, — dit-il, — espérez tout de celui dont la puissance est sans borne. Il a conduit ici un pauvre vieillard à travers les postes assiégeants. Il saura bien donner une fois encore victoire au bon droit et faire triompher la sainte cause.

— Seigneur abbé, — répondit le châte-lain, — pour ceux de ma race, les périls sont jeux d'enfants, et la mort n'est que l'occasion de couronner dignement les sacrifices de la vie. Vous avez connu mon aïeul et mon père ; l'un et l'autre sont tombés fidèles à leur serment, l'œil au ciel et la main sur l'épée. Je vais à mon tour rendre témoignage à la foi et frapper un dernier coup pour la reine. Adieu donc ; point de larmes et bénissez-moi.

Le prêtre étendit la main sur le front du baron incliné.

Lady Elfin saisit Edmond dans ses bras, et le présentant à son mari :

— Songez à celui-ci ! cria-t-elle.

— Milady, — répondit-il, — depuis que je vous ai donné ma foi, ai-je, si légèrement que ce puisse être, violé en un seul point mes devoirs envers vous ?

Elle fondit en larmes, et, malgré ses efforts, ne put articuler une parole.

— Vos pleurs, — continua-t-il, — sont garants qu'en toute chose j'ai été pour vous ce que j'avais juré. Quand mon fils sera en âge de vous comprendre, dites lui ceci, et ajoutez, si nous ne devons plus nous revoir, que j'ai préféré une mort sainte et glorieuse aux restes d'une existence désormais in-

possible avec le nom d'Elfin et les serments de chevalier.

Ayant ainsi parlé, le baron pressa l'enfant sur son cœur, baisa la main d'Alice et dit au vieillard :

— Veillez sur eux, mon père !

Puis il sortit sans tourner la tête et s'élança aux murailles.

Le seigneur d'Elfin monta sur la plus haute tour, et de là, comme un aigle, planant sur la campagne, il embrassa d'un regard tout l'espace occupé par les lignes des assiégeants. Il considéra ensuite la base solide des murs, la profondeur des fossés, l'escarpement de la colline au sommet de laquelle était bâti le château, vit chacun à son poste tressaillir d'orgueil, et, dans l'excès de sa vaillance, pousser une sorte de cri sauvage. Les avant-postes ennemis répondirent par des acclamations. Alors le baron fit jouer les couleuvrines, et une vingtaine d'hommes d'armes qui s'étaient approchés des remparts avec des échelles furent renversés, et leurs machines écrasèrent en tombant ceux qui venaient ensuite. Les Écossais fidèles sautèrent de joie, et il fut étrange que l'ennemi et les canons demeurassent en silence. Mais tout à coup un bruit sourd qui partait des entrailles de la terre fit trembler le sol. La forteresse chancela sur ses fondements, et avec un épouvantable fracas, toute la partie du nord et celle de l'ouest s'éroulèrent aussitôt. La plupart des vaisseaux d'Elfin disparurent sous ses décombres. Le baron rugit de douleur, et, comme il s'appretait à descendre, aperçut le vieil abbé qui, debout sur les ruines chancelantes et un Christ de fer à la main, bénissait les mourants.

— Mon père, — cria lord Elfin, — songez à l'issue secrète.

Le vieillard fit un signe affirmatif et disparut. Cependant le baron était revenu dans la cour. D'une voix forte, il appela à lui ses guerriers qui se rangèrent autour de leur seigneur et s'apprêtèrent au dernier combat. L'ennemi escaladait les murs sans résistance. Le château, ruiné de toutes parts, livrait d'instant en instant des brèches plus larges et plus nombreuses. Mais, à la vue de la petite troupe disposée en carré au centre de la vaste cour, le vainqueur s'arrêta. Lindesay parut armé de sa fameuse épée à deux mains. Il fit caracolier son bon cheval de bataille, et somma le baron de se rendre à merci.

— Notre Dame et l'Écosse ! — s'écrièrent en brandissant leurs armes lord Elfin et ses gens.

Lindesay comprit qu'il n'obtiendrait rien par les paroles, et ordonna l'attaque. Ses trompettes sonnèrent la charge ; les cors montagnards répondirent par l'air de *Wallace*, et la mêlée s'engagea.

Les guerriers d'Elfin, animés par la présence et l'autorité de leur chef, combattirent avec la sombre énergie du désespoir. Dédaignant les armes à feu, ils n'usèrent que du coutelas et de l'antique claymore, et, pendant trois heures entières, l'ennemi ne put entamer cette muraille d'acier. Cependant, les bras se lassaient de frapper. Les coups se ralentirent. Chaque soldat d'Elfin tomba l'un après l'autre aux pieds du baron. Le dernier mourut sous ses yeux, tandis qu'appuyé sur son épée il restait impassible au milieu des cadavres amoncelés autour de lui. Lindesay s'approcha de nouveau.

— Sire chevalier, — dit-il, — c'est assez pour la gloire de votre nom et l'honneur de votre bannière ; maintenant rendez-vous à moi.

— Vous mentez, reprit froidement le baron. — Mon armure est intacte, et voici devant moi les corps des derniers soldats de l'Écosse. Mais il y a ici des traitres à châtier, et vive Dieu ! j'ai du sang à répandre avant qu'un autre étendard que celui de la reine ou le mien soit arboré sur les ruines du château de mes pères.

Le baron fit tourner son épée et appliqua un coup tellement vigoureux sur la tête du cheval de Lindesay, que le crâne se fendit en deux parts, et que l'animal, en s'abattant, faillit écraser son maître. Les rebelles dégainèrent promptement leur chef étourdi de la chute, et se ruèrent sur le baron qui les reçut d'un pied ferme. Il allait frapper avec tant de rapidité que sa lame semblait un cercle flamboyant, et que tous ceux qui l'approchaient étaient à leur tour jetés sur les cadavres. Tel fut l'encombrement des membres et des armes que le baron prolongea la résistance au delà de toute prévision humaine. Couché sur le sol, il jeta son cri de guerre, se signa et vingt fers de lances entrèrent à la fois dans sa poitrine.

VI

Alice et Edmond, après le départ du baron, étaient restés à genoux, muets et pleurant, devant l'image de Notre-Dame d'Elfin, jusqu'à ce que le vieux prêtre rentrât dans la salle. Il ouvrit une porte habilement dissimulée par la boiserie d'un panneau, et les poussa à l'entrée du conduit souterrain par où lui-même s'était un peu avant introduit au château.

— Dieu veillera sur vous, — dit-il.

Il n'eut pas le temps d'achever. Des pas nombreux se rapprochaient. Il se hâta de refermer l'issue, tandis que les ennemis se précipitaient dans la salle, demandant impérieusement la baronne.

— Sauvée ! — cria le saint vieillard avec une joie triomphante.

— Ta tête me répond de la sienne, — ré-